

LE SERMENT

BUCHENWALD-DORA



N° 104

Mai - Juin 1975

N° spécial 30^e Anniversaire

13 avril 1975 à Dora ! L'impressionnant défilé des participants de notre pèlerinage du 30^e anniversaire.

Avant la cérémonie qui aura lieu devant le monument aux martyrs du camp. Derrière les drapeaux et la banderolle qui, à Buchenwald, Nordhausen, Dora, ont porté haut le nom de « l'Association française Buchenwald-Dora et Commandos », le cortège longe les flancs de la colline où étaient percés les sinistres tunnels. (En pages 15, 16, 17 reportage photographique Lucien COLONEL.)

BULLETIN DE L'ASSOCIATION FRANÇAISE BUCHENWALD - DORA ET COMMANDOS

10, rue de Châteaudun - 75009 PARIS

Téléphone : 878-00-87

C.C.P. : 10.250-79 PARIS

Association déclarée sous le N° 53/688

CEUX DE NULLE PART

Avec la douleur âcre au fond de leurs mémoires,
Avec la peur grinçante au fond de leurs yeux noirs,
Ils marchent d'un pas lent le long des barbelés,
Leurs mains tremblent d'espoir devant la liberté.

Le vent froid de janvier fait frissonner leurs corps,
Mais eux ne sentent plus la morsure de la Mort.
La liberté est là, le portail est ouvert.
Le printemps vient toujours lorsque se meurt l'hiver.

Une lumière d'espoir dans l'angoisse de la Nuit
A jailli dans leurs cœurs, dans leurs âmes meurtries.
Ils ont tendu leurs mains aux hommes des armées.
Un sourire éclairait leurs visages émaciés.

Ils ont ri ou pleuré ou les deux à la fois,
Ne sachant plus très bien le comment, le pourquoi.
Ne croyant surtout plus échapper au Destin,
Alors que le bonheur s'ouvre sur le matin.

Et pour ceux de Belsen et pour ceux de Dachau,
Pour ceux de Buchenwald et de Birkenau,
Quarante-cinq était là sous le soleil d'avril,
Quarante-cinq était là et la Paix si fragile.

Le bonheur revenait et la vie et la joie.
La maison au toit rouge, le jardin et le bois.
Les prés verts où paissaient les vaches et les chevaux.
La fillette aux pieds nus courant dans le ruisseau.

Françoise HUE.

Françoise HUE, de Saint-Nazaire, a participé lors des vacances de Pâques 1974 au pèlerinage de la Jeunesse.

Elle nous a envoyé à l'occasion du 30^e anniversaire de la libération des camps de concentration un poème dont tout commentaire ne pourrait qu'affaiblir la sensibilité.

Un poème qui sert d'introduction,

dans ce bulletin, aux souvenirs d'il y a trente ans !

Françoise HUE, une jeune fille qui s'inscrit en faux contre ceux qui, volontiers, désespèrent de la jeunesse, de son bon sens, de sa capacité de comprendre les problèmes qui ont été les nôtres, de sa soif aussi de défendre si nécessaire la liberté et la paix.

Message des Comités Internationaux des Camps de Concentration Nazis Camps de la Mort

De 1933 à 1945, des hommes épris d'Honneur et de Liberté en même temps que de sentiments patriotiques conséquents, se sont unis sans distinction de conceptions politiques, de confessions, de philosophie, en une très dure croisade d'héroïsme pour libérer le sol de leur patrie, alors envahie, pour en finir avec le régime nazi d'esclavage, de terreur, de barbarie qui écrasait l'Europe entière.

Dans sa frénésie de conquête, d'asservissement et d'exploitation des peuples, le nazisme se livrait à une succession d'agressions contre les nations d'Europe qui conduisait à la deuxième guerre mondiale.

L'objectif du combat à vie, à mort qui a dû être livré par les patriotes de tous les pays et par les nations de la coalition anti-hitlérienne était de mettre un terme à l'occupation de leurs patries respectives ; au servage, aux souffrances des peuples, à l'esclavage des hommes ; au génocide pour des groupes entiers de population ; aux tortures, aux assassinats collectivisés.

Hitler, au nom de la pseudo « race élue » osait proclamer que son régime de terreur allait dominer le monde pendant des siècles.

Effectivement, toute opposition, toute contestation était brisée par des massacres non seulement d'hommes et de femmes, mais d'enfants.

Effectivement, toute formation politique, philosophique, syndicale, culturelle était absolument interdite. TOUTE infraction à ces interdictions signifiait : l'arrestation, la torture, la fusillade ou la déportation dans les camps d'extermination.

La victoire du 8 mai 1945 sur le nazisme, sur le fascisme qui a coûté près de 55 millions de vies humaines, a été celle de la civilisation, celle de l'humanité, celle du droit des nations à l'indépendance, celle du droit des hommes à vivre dignes et libres.

La jeunesse, les générations nouvelles ne doivent jamais oublier que c'est de cette victoire dont a dépendu, pour les hommes, la raison de vivre.

ONZE MILLIONS d'êtres humains avaient été déportés ; jetés dans les camps nazis de concentration.

Plus de 9 millions d'entre eux y ont péri par la faim, le froid, le manque de soins, massacrés ou assassinés dans les chambres à gaz.

C'est ainsi que des noms jusqu'alors inconnus : AUSCHWITZ, BERGEN-BELSEN, BUCHENWALD-DORA, DACHAU, GROSS-ROSEN, MAUTHAUSEN, NATZWEILER-STRUTHOF, NEUENGAMME, RAVENSBRUCK, SACHSENHAUSEN, sont entrés dans l'expression du plus grand crime industrialisé et généralisé que l'humanité puisse imaginer.

La Déportation a été et restera l'une des atroces images de ce que le nazisme signifie.

Trente ans après, les déportés survivants et les familles des disparus animés d'un

même élan comme aux pires moments de leurs luttes et de leurs souffrances rappellent ces horreurs avec le seul objectif que les peuples informés, leur ferment à jamais la route.

Ils répondent ainsi à leur exigence de conscience ; ils traduisent ainsi, par le rappel de ces horreurs, ce que leurs camarades assassinés leur demandaient, à leur dernier moment, de faire connaître.

ENSEMBLE, dans les heures de leur libération, les rescapés ont juré de répéter inlassablement qu'il ne fallait pas haïr, mais en même temps ne pas oublier ; que prévenir vaut mieux que d'avoir à guérir.

ENSEMBLE, ils ont juré d'appeler les peuples à consolider inlassablement les libertés.

ENSEMBLE, ils ont juré d'appeler les hommes à œuvrer inlassablement pour la cause de l'entente, de la coopération entre les peuples pour en finir avec les guerres génératrices de malheurs infinis.

Devant ce monde actuellement en crise, troublé et inquiet, où les violences, les attentats se multiplient, où persistent de dangereux foyers de guerre, où de graves menaces contre la paix sont proférées, les déportés devaient, avec plus de force que jamais s'adresser à vous, aux peuples, en particulier à la jeunesse, et aussi aux gouvernements responsables.

TOUT PEUT ETRE SAUVE :

- Pour les hommes, leurs droits, leur dignité ;
- Pour les peuples, leurs libertés ;
- Pour les nations, leur indépendance dans la paix, dans la coopération.

JEUNES, femmes, hommes, écoutez la voix des rescapés des camps de la mort.

Ils ont connu et subi les monstruosité du nazisme et de la guerre.

Ils vous demandent au nom du terrible passé de vouloir pour vous, pour les vôtres, pour tous les hommes, pour vos patries respectives, les libertés et la paix.

LES COMITES INTERNATIONAUX :

AUSCHWITZ, BERGEN-BELSEN, BUCHENWALD-DORA, DACHAU, MAUTHAUSEN, NATZWEILER-STRUTHOF, NEUENGAMME, RAVENSBRUCK, SACHSENHAUSEN.



Ce message, œuvre commune et unanime de l'ensemble des Comités internationaux de camps reprend, en termes élevés, ce que chacun de nous pense, ce pourquoi chacun de nous a agité et a souffert. Ce pourquoi sont morts tant des nôtres.

Il reprend l'appel qu'inlassablement nous lançons, à la Jeunesse, aux hommes, aux femmes pour que jamais plus le nazisme ne submerge l'Europe.

Tout naturellement il avait donc sa place en tête de ce numéro du « Serment » du 30^e anniversaire de notre libération.

Il ouvre le chemin aux « souvenirs d'il y a trente ans » que beaucoup de camarades nous ont transmis et qui débutent page 3.

Le jour le plus court ...

Le camp n'était plus dans son état habituel. L'Arbeitsstatistik, mon commando, était désert. Plus de transport ni d'équipes se rendant au travail, fini le contrôle des malades (Schohnung) se trouvant dans les blocks.

Les haut-parleurs appellent à longueur de journée et de nuit quarante-six détenus. Parmi eux des Tchèques, des Polonais, des Autrichiens et surtout des Allemands.

Internés de longue date, ils occupent des postes-clés dans l'administration du camp et sont très au courant de cette vaste machinerie des SS qu'est Buchenwald. Leur témoignage risque d'être extrêmement accablant pour les bourreaux une fois le camp libéré. Menacés d'exécution, ils ne se rendent pas. Perquisitions et chasse à l'homme restent sans résultat, les SS se heurtant à une solidarité antifasciste sans faille.

C'est le premier défi organisé à l'autorité du commandant du camp. Comment va-t-il le relever ?

Le 8 avril, trois quart de l'effectif des Français appelé sur la place d'appel pour l'évacuation font demi-tour devant le nez des SS et rentrent dans les blocks.

La tension parmi nous tous est à l'extrême. Les événements marchent vite, très vite. De loin on entend le rapprochement du front et l'explosion des grenades.

Le 11 avril vers 10 heures, le haut-parleur appelle les deux doyens du camp chez le commandant PISTER. Ils restent peu de temps. Je me trouve à la Schreibstube avec tous les chefs de blocks au compte rendu de cette entrevue. Le commandant faisait semblant de se disculper, déclarant que depuis son arrivée il avait apporté de grandes améliorations dans les conditions de vie des détenus et prend devant les doyens un masque humanitaire. Il cherche visiblement à se ménager des circonstances atténuantes en cas de libération du camp par les troupes américaines.

Est-ce une ruse ? ou veut-il sonder les intentions du Comité clandestin ? Il n'a pas dévoilé ses intentions.

Parmi les chefs de blocks, généralement bien informés par leurs contacts avec certains SS, le bruit court avec persistance que le commandant a fait appel à la base d'aviation toute proche de Nohra pour lui fournir des bombardiers pour la destruction du camp avec tous ses occupants, conformément aux ordres donnés par HIMMLER en personne.

Les avions n'étant plus disponibles, c'est une compagnie chargée de gaz qui devait accomplir cette destruction criminelle. Nous avons constaté que tous les SS en tenue de combat portaient également une musette de masque à gaz.

Nous devions apprendre dans le courant de l'après-midi par une communication téléphonique de Weimar, encore entre les mains des SS, que ce commando était en route pour Buchenwald. Il fut, par bonheur pour nous, intercepté par les troupes américaines.

Vers 11 heures les sirènes hurlent sans discontinuer : « Alerte à l'ennemi ». Les SS

se précipitent en tenue de combat et prennent position autour du camp ; nos groupes de choc ne leur laissent pas le temps de se déployer. C'est le début de l'insurrection et la poursuite des SS en fuite.

Il est 15 h 15 le 11 avril, le drapeau blanc est hissé sur la tour principale. Le doyen du camp adresse son premier message à ses camarades de détention qui est immédiatement traduit en toutes les langues.

« Camarades, les fascistes se sont enfuis. Le Comité international a pris en charge l'administration du camp, nous vous demandons de rester calmes et disciplinés. La sécurité du camp sera assurée par nos groupes militaires. »

Nous sommes enfin libres, c'est la fin d'un cauchemar. J'avais du mal à réaliser que c'était vrai. Non, franchement, je ne croyais pas que je vivrais ce si beau jour de notre délivrance.

Depuis la bataille de Stalingrad, l'écrasement de la bête hitlérienne ne faisait pour moi plus aucun doute, mais j'étais conscient que la route qui devait nous mener à ce 11 avril 1945 était encore bien longue et pleine de périls pour ceux qui étaient pieds et poings liés dans les geôles fascistes.

Cette allégresse à vite fait place à l'inquiétude pour les miens dont j'étais sans nouvelle depuis plus de deux ans. Que sont-ils devenus ? Ma femme a également été déportée, mon fils âgé de 5 ans a été recueilli par un couple de résistants travaillant et logeant dans l'enceinte d'un hôpital psychiatrique à Neuilly-sur-Marne. Enfant de Juif, il risquait la déportation et la mort à la moindre dénonciation.

Je vivais pleinement cette première journée de la liberté reconquise. Le temps

passait si vite, c'est je crois, le jour le plus court de ma vie.

Mais Buchenwald, cette lèpre, collait encore à ma peau. Il fallait réapprendre à être libre. Je me suis rendu compte deux jours plus tard combien cette déshumanisation dans laquelle nous étions plongés nous avait imprégnés malgré nous. Je ne citerai que deux exemples : je vois passer dans le camp une charrette tirée par deux déportés en rayé. Dessus, une caisse en forme de cercueil, fabriqué avec des vieilles planches délavées ; derrière, une dizaine de déportés qui suivent cet étrange convoi funèbre dans l'indifférence la plus totale des passants qui ont perdu l'habitude de telles cérémonies. Un seul, au passage, se découvre en enlevant son béret, un autre plus loin, fait un signe de la croix.

A quelques pas de là, une montagne de cadavres nus est entassée dans la cour du four crématoire. Ils sont si nombreux qu'on n'a pas encore réussi à les inhumer tous. Personne ne songe à se découvrir ou faire un geste de pitié en passant devant ces morts, nos frères de misère et de combat.

Le lendemain de notre libération, j'ai fait mes premiers pas d'homme libre. Il faisait un jour de printemps. Je suis sorti du camp par un petit sentier qui menait à travers bois dans un village. Dans la première maison, j'ai aperçu une femme qui tenait dans ses bras un enfant, un homme assez âgé remuait avec sa fourche du fumier. Je regardais cette scène pendant un long moment. Je croyais voir une image d'une autre planète.

Oui, nous étions libres, mais la lèpre de Buchenwald collait encore à notre peau.

Daniel ANKER,
KLB 43364.

... la nuit la plus longue

Le 4 avril 1945, les nouvelles circulaient de bouche à oreille que les alliés avançaient vers Dora et qu'ils se trouvaient à des petits kilomètres... plus ou moins élastiques!... Nous y rêvions à cette libération tant espérée mais les mouvements et l'énerverement de nos bourreaux ne présageaient rien de bon. Qu'allaient-ils faire?...

Et dans l'après-midi de ce jour-là, lorsque nous fûmes rassemblés sur la place d'appel, groupés et regroupés par les kapos (les SS leur avaient donné des instructions encore plus brutales, plus sauvages que d'habitude), qui nous frappaient à tour de bras surtout les Willy et Karl pour notre commando Hekban, la sirène retentit dans la nuit tombante et nous nous retrouvâmes à plusieurs milliers dans l'entrée principal du tunnel où l'on nous obligea à nous asseoir sur le sol.

Assis au milieu des rails des deux voies ferrées, nous vîmes se dresser un char (peut-être deux, ma mémoire me faisant défaut) leurs canons braqués sur nous et les portes se refermèrent derrière ces monstres.

Aucun mot ne pouvait décrire l'angoisse qui nous prit, dans nos esprits nous songions à cette extermination totale qui avait été annoncée. Était-ce cela?...

Pour compléter ces terribles instants, les bruits hallucinants des bombes qui tombaient aux alentours nous martelaient les oreilles.

Heureusement que les plus forts d'entre nous réconfortaient par leurs paroles d'espérance et de volonté ceux qui fléchissaient!... Les cauchemars prirent fin dans les premières heures du 5 avril lorsque les portes s'ouvrirent, les chars sortants de l'entrée. Nous venions de vivre la nuit la plus longue de notre existence. L'on nous fit embarquer dans des wagons pour entamer cette longue et mortelle évacuation qui nous emmena à Ravensbruck. Evacuation qui devait faire l'objet, par nos camarades qui s'en souviennent, d'un long et douloureux récit à la mémoire des nôtres qui furent lâchement assassinés entre Dora et Ravensbruck.

Jean CORMONT,
KLB 41279.

Le 8 AVRIL 1945

NOTRE ÉVACUATION

A la barbe des S.S.

Depuis déjà un certain temps les évacuations de Buchenwad avaient pris de l'ampleur. Le 8 avril c'est notre tour à nous le block 25. Vers les 15 ou 16 heures nous franchîmes donc la porte du camp et descendîmes en colonne jusqu'à Weimar, solidement encadrés par les SS. Là un train de marchandises (wagons découverts) nous attendait ; le départ eut lieu dans la nuit, mais bien vite le train dut s'arrêter à la suite d'un violent bombardement sur Iéna. Nous roulâmes ainsi des jours et des nuits sans jamais connaître notre lieu d'arrivée. Un soir alors que nous étions en Tchécoslovaquie (vers le 15) des femmes tchèques se battent avec les SS pour pouvoir nous donner une soupe chaude que nous n'avions pas mangée depuis longtemps. Peu après les chasseurs américains mitraillèrent notre locomotive, malgré cela nous continuâmes notre chemin. Un matin, alors que nous nous trouvions sur les rives du Danube, un autre bombardement de l'aviation alliée avait lieu sur la rive opposée du Danube, vraisemblablement un dépôt de carburants et une manufacture de tabacs. Nous fûmes alors séparés, le train ne pouvant franchir le fleuve.

Une partie d'entre nous, les plus solides sans doute, furent choisis par un officier SS et c'est ainsi qu'avec KERMAREC, DARSONVILLE, REY, GOLLIET et d'autres camarades dont j'ai malheureusement oublié les noms, nous fûmes pris pour être engagés à la 6^e bau brigade qui avait la charge de la réparation des voies ferrées, mais il nous fallut entre-temps (en gare de Platting je crois), sortir des canons d'un amas de ferraille après un bombardement de cette gare et que nous emmenions dans la cour d'une maison. Travail pénible où les coups de schlagues étaient gratuits. L'autre partie de nos camarades était évacuée par la route. Après bien des péripéties, nous nous retrouvâmes dans la banlieue de Salzbourg où le matin du 1^{er} mai 1945 un autre bombardement du nœud ferroviaire de cette gare nous interdit d'aller plus loin. Quelques jours après, les troupes américaines approchant rapidement, notre officier SS et ses deux gardes du corps nous quittèrent ; aussitôt nos sentinelles qui ne savaient plus très bien quoi faire furent arrêtées et mises sous surveillance dans la maison de la garde-barrière, notre train étant arrêté près d'un passage à niveau. Beaucoup de nos camarades étaient malades de dysenterie, moi-même je n'y coupais pas. Aucun contact n'étant encore engagé avec les Américains, il nous fallut procéder au partage des vivres (un wagon était attelé à notre train) pour que les différentes nationalités qui composaient cette bau-brigade, fassent leur popote à leur façon. Quelques jours après, grâce à notre ami KERMAREC qui parlait anglais, nous pûmes entrer en contact avec les Américains et vers le 20 mai, des camions français qui étaient venus apporter du ravitaillement aux troupes françaises, nous ramenaient en France.

Fernand MAILLARD, KLB 52347.

Et bien non, nous n'échapperons pas à l'évacuation tant redoutée ! Marcel PAUL n'a pu convaincre le Comité international, où il représente le collectif français, de donner l'ordre d'attaque. Seuls les délégués soviétiques et espagnols l'ont appuyé, mais en vain... La thèse de l'attente a prévalu. L'attente qui déjà s'est soldée par de nombreuses évacuations dont celles des prisonniers de guerre soviétiques (l'une des pièces maîtresses du système militaire illégal). Ils sont partis, sans rien dans les mains, une musette en bandoulière, bien décidés, une fois hors du camp, à attaquer leurs gardes...

Aujourd'hui, 8 avril, ordre de départ pour les blocks français 10-14-26-31. Les SS sont sur la place d'appel, armés de pieds en cap et quelques-uns à coups de revolver ou de matraque pénètrent dans les blocks désignés pour le départ. Un contact rapide entre MANHES, PAUL et quelques camarades : les cadres de la « Brigade française d'action libératrice » encadreront le convoi français et sur la route, le plus tôt possible et en tous cas avant que la fatigue et la faim ne nous aient enlevé nos dernières forces, nous tenterons de désarmer nos gardes. De toute façon mieux vaut périr en se battant que mourir d'épuisement ou, pour ceux qui ne pourraient plus suivre, d'une balle dans la nuque.

L'ordre est donné de nous rassembler et de prendre, lentement, la direction de la « porte ». Mais entre-temps Pédro KALIARIK, l'un des lagerschutz français nous informe : « L'évacuation ne se fait pas par la route, mais en chemin de fer ! » C'est-à-dire dans les pires conditions et sans que puisse avoir lieu l'attaque projetée.

Marcel PAUL n'hésite pas : « Nous ne partirons pas ! »

La tête du convoi est sur la place d'appel. Les lagerschutz français sont avisés d'avoir à faire opérer à la colonne, une manœuvre audacieuse : arrivés devant la porte, au lieu de la franchir, nous tournerons à droite, longerons le « bunker » et redescendrons vers nos blocks que nous réintégrerons. Ceci devant les SS armés de mitraillettes et de lance-flammes ! L'opération est certes risquée, mais elle est la seule que nous puissions tenter. Elle réussit parfaitement, tout au moins pour ceux qui l'effectuent, car la tête du convoi n'a pas été informée ou n'a pas compris les instructions données et quitte le camp. Pour notre part, devant la garde médusée — mais la présence des lagerschutz sur les flans de la colonne donne un semblant de légalité à l'opération — en nous efforçant de marcher en ordre et sans hâte excessive, nous repartons pour réoccuper les blocks. Disons que l'arrivée d'une escadrille américaine survolant le camp en rase-mottes aida au succès de notre manœuvre. Un succès vite assombri par la nouvelle qu'une partie des nôtres, mal aiguillée, a pris le chemin du départ.

Nous pensons à toutes les souffrances, à toutes les morts que cela risque de provoquer, que cela provoquera.

Pour nous, il faut maintenant reconstituer les cadres de la brigade, en partie désorganisée par les départs, et espérer que bientôt sonnera l'heure de l'action.

J. LLOUBES, KLB 51030.

Le 11 Avril

PREMIÈRE NUIT HORS DES FERS

La tension nerveuse est à son comble. Il faut tenir pour la liberté, pour témoigner.

Ceux qui, comme moi, étaient dans les blocks internationaux avaient rejoint le « 31 » en cas d'évacuation. Puis nous nous étions regroupés au « 37 » qui se trouvait en partie vide.

Ce matin du 11 avril il fait un temps d'été. Au loin c'est la canonnade. Pour ceux des groupes de combat c'est le signal « S3 », ne pas quitter sa place. Les événements ne doivent pas tarder à se préciser.

Je me souviens que j'avais, pour la Brigade, le matricule 3143.

Et voilà que l'ordre d'attaque est donné. Nous montons rapidement vers la tour que le groupe de choc français a investi. Distribution d'armes assez hétéroclites : un F.M., fusils, grenades, cartouches. Nous sommes une douzaine, objectif : la limite extérieure du camp.

Il y a de la guérilla vers les casernes et la carrière mais pour nous c'est la route de Weimar. Quelle est belle en ce jour la « route du sang » où tant des nôtres ont souffert ! Combien nous les vengeons !

Nous arrivons dans la forêt quand nous rejoignent les premiers blindés libérateurs. Quelle joie pour nous ! Quelle surprise pour eux ! Ces hommes vêtus de hardes bizarres, en drôle d'état physique, des armes à la main en avant-poste ! Et ces baroudeurs de pointe nous jettent de leurs monstres d'acier quelques cigarettes et... du papier hygiénique.

Alerte ! Un avion nazi vient mitrailler la colonne. Il est accueilli par les mitrailleuses lourdes pendant que nous nous camouflons.

Le soir arrive. La colonne américaine prend position sur la route et nous nous égaillons dans la forêt en poste de garde.

Comme nourriture l'on nous apporte des vivres de colis de la Croix-Rouge découverts dans les réserves des SS.

Nous resterons en ligne jusqu'au lendemain soir, récupérant quelques « civils » égarés dans la forêt, pendant que les armées libératrices continuent leur avance. Au retour nous rendrons nos armes à l'administration américaine.

Nous sommes libres, mais quel héritage nous ont légué tous ceux que nous avons vu tomber !

Floréal BARRIER,
KLB 21802.

Ce n'est que deux heures environ après les combats victorieux pour notre libération que nous rencontrâmes la colonne blindée américaine qui passait à proximité du camp pour attaquer Weimar. Nous avions déjà débarrassé la partie de la forêt située sur la gauche de la route menant à cette ville, des Allemands qui s'y cachaient ou s'enfuyaient.

Les soldats américains n'étaient pas rentrés dans le camp, ils regardaient avec beaucoup de surprise ces êtres faméliques armés de façon hétéroclite.

Notre compagnie commandée par Simon LAGUNAS et Jean LASTENET arriva au carrefour de la route du sang où se trouve actuellement la stèle élevée à la mémoire du colonel MANHES, c'est là que l'officier commandant la colonne nous conseilla de remonter vers le camp pour ne pas gêner l'avance des troupes chargées d'investir Weimar et de s'en emparer ; la colonne subsistait d'ailleurs au même moment une attaque aérienne par un chasseur nazi.

Notre formation remonta donc vers les premières lignes de barbelés entourant Buchenwald.

Cependant, il était à craindre que les SS, profitant que les Américains n'avaient pas laissé de troupes dans le camp, remontent vers celui-ci pour faire disparaître les survivants et tout ce qui pouvait témoigner de leurs crimes. Il fut donc décidé qu'un cordon de garde serait placé sur le pourtour du camp durant la nuit du 11 au 12 avril.

Notre section eut la charge d'assurer la sécurité de cette partie de la forêt qui s'étend à gauche de la route de Weimar, et je pris ma première garde dès la nuit tombante, armé d'une grenade à manche.

C'est dans le silence et la fraîcheur de cette nuit tombante que je pris pleinement conscience que j'étais enfin libre.

Une sensation que je n'avais plus connue depuis près de trente-deux mois de captivité. Bien sûr ! la guerre était encore présente, le cliquetis des armes dans le lointain, nous le rappelait, mais j'étais persuadé que les nazis ne pouvaient plus triompher. Dans une ou deux semaines nous pourrions rentrer en France que j'avais failli plusieurs fois ne plus revoir. Tout en sondant la nuit, où des craquements me faisaient parfois tressaillir, j'imaginai déjà les retrouvailles : ma femme, ma mère, toute la famille et les copains, quel bonheur de les retrouver ! Mais retrouverais-je tout mon monde vivant ? Depuis près d'un an, je ne savais rien d'eux et, ils étaient certainement aussi anxieux que moi.

Nous devions être relevés après deux heures de faction, mais nous n'avions pas de montre et nous ne pouvions guère nous rendre compte du temps qui s'écoulait. De temps en temps, je hélais doucement mes voisins de garde pour nous tenir éveillés. Cependant malgré toutes mes pensées chargées d'espérance, j'avais bien l'impression que les heures passaient et que la relève ne se manifestait pas.

Enfin, nous vîmes arriver avec soulagement nos remplaçants et nous regagnâmes la baraque à l'entrée du camp accablés de froid et de sommeil. Quelle ne fut pas notre surprise d'apprendre qu'il était près de cinq heures du matin et que nos responsables n'avaient pu trouver suffisamment de camarades pour nous relever.

Pas un de nous ne songea à récriminer pour cette faction de sept à huit heures ; nous venions de vivre les uns et les autres, quelque chose qui ne se gâche pas : la première nuit de liberté recouvrée !

Louis HERACLE,
KLB 51022.

Souvenirs d'il y a 30 ans !

INOUBLIABLE 1^{er} MAI

30 avril, dans un petit village à quelques kilomètres de Koswig sur l'Elbe.

Trois jours plus tôt des prisonniers de guerre belges nous ont donné des effets militaires à LEGOUPIL et à moi-même. Dans la nuit, les pièces d'artillerie ont sautées. Ce matin plus aucun soldat nazi n'occupe le village ; visiblement le passage est libre pour l'armée américaine ; du côté soviétique l'on se bâtit toujours.

16 h 30 : les Canadiens passent sur la route allant vers Koswig. Nous sommes vivants ! et libres !

La première joie toute interne d'ailleurs, s'estompe très vite ; nous avons perdu trop de camarades très chers, et puis, il reste trop de points d'interrogation ? Qu'est devenue ma femme évadée en 1943 ? A-t-elle été reprise ? Mon père a-t-il été libéré des camps en France ? Vraiment une joie débordante serait presque inconvenante, pas triste bien sûr, mais soucieux.

Le lendemain matin 1^{er} mai, l'armée soviétique fait son entrée dans Koswig. Tout a changé par rapport à la veille, les drapeaux et chiffons blancs ont fait place aux drapeaux et aux chiffons rouges. Ici un portrait de LENINE à un balcon d'une maison ouvrière, là les armoiries de l'Etat soviétique, plus personne dans les rues. Certainement la population est consciente des crimes commis en U.R.S.S. par les nazis. Aujourd'hui l'on sait vraiment que la bête hitlérienne est écrasée. Pour le métal que je suis, quel inoubliable 1^{er} mai.

Serge SAUDEMONT,
KLB 53087.

Tous n'étaient pas nazis ... !

Avril 1945 ! Plusieurs convois d'häftlinge, survivants des commandos de Dora, convergeaient vers la région de l'Altmark ; ils remontaient vers le nord de l'Allemagne ; ils devaient disparaître dans la baie de Lubeck.

Je faisais partie de l'un de ces convois ; j'avais quitté Dora le 1^{er} septembre 1944 pour le K^o de Mackenrode.

Le 3 avril 1945 nous entendions pour la première fois le bruit sourd du canon ; le 6 avril, à 5 heures, c'était le branle-bas : rassemblement et départ pour le camp-centre de Wieda où nous retrouvons nos camarades des camps de Nixei et d'Osterhagen.

Le 7 au matin, l'ensemble des quatre camps, à l'exception des malades qui étaient acheminés par le train, reprenait la route et arrivait le 8 au soir à Wernigerode ; les Américains atteignaient Mackenrode le 9 avril au moment où nous embarquons dans des wagons en gare de Wernigerode.

Après un voyage épuisant, sans nourriture, au cours duquel notre train empruntait des lignes secondaires, nous arrivions le 11 avril en gare de Letzlingen, à 50 kilomètres au nord-ouest de Magdeburg.

Il était environ 16 h 30 ; nous entendions le bruit de la canonnade ; les Américains n'étaient pas très loin ; les portes de nos wagons avaient été ouvertes ; les SS déchargeaient en toute hâte sacs et vélos ; la canonnade devenait de plus en plus violente ; une escadrille de bombardiers américains, accompagnée de chasseurs, passait au-dessus de nous ; ce fut l'occasion d'un sauve-qui-peut parmi les plus valides ; nos gardiens, sans doute apeurés, ne réagirent pas immédiatement.

Nous étions quatre de Mackenrode ; fuyant vers l'ouest nous voulions nous éloigner le plus vite possible du train ; peu de temps après notre fuite nous entendions des coups de feu ; beaucoup furent abattus dans la forêt ou tombèrent épuisés ; nous avons marché jusqu'à la nuit et à 23 h 30 arrivions dans le village de Weteritz ; le destin met sur notre chemin un Ukrainien qui travaille dans une ferme et qui nous cache dans un local situé au bord de la route ;

le 12 au matin il nous apporte une grande bassine de flocons d'avoine qu'il a fait cuire ; pour nous la fin approche, nous nous croyons sauvés ; dans la matinée je vois passer une colonne et reconnais beaucoup de nos camarades ; encadrés par les SS, ils se dirigent vers la ville de Gardelegen, distante de 4 kilomètres.

Dans l'après-midi du 12 notre ami ukrainien vient nous dire de partir immédiatement car son patron, qu'il avait cru devoir prévenir, a peur et veut nous livrer à la police ; néanmoins nous attendons car il fait grand jour et nous risquons d'être repris ; ce n'est que vers 20 heures que nous nous décidons à quitter notre refuge.

Nous parcourons 200 mètres et rencontrons une jeune fille toute étonnée de voir ces quatre rayés ; elle nous demande qui nous sommes ; nous nous expliquons et elle part chercher son père ; celui-ci arrive aussitôt et prononce seulement : « Suivez-moi » ; il nous emmène dans la ferme où il travaille comme ouvrier agricole et nous fait monter dans une vaste grange située au-dessus de l'étable ; il nous recommande de bien nous cacher dans la paille car un éta-major de la Wermacht se trouve dans la ferme ; pendant trois jours il nous apportera du ravitaillement, surtout du lait, et des vêtements civils.

Pendant ce temps, le 13 avril, à 4 kilomètres de nous, nos malheureux camarades allaient trouver une mort atroce, brûlés vivants dans une grange à Gardelegen.

Mes camarades et moi avons eu une chance immense de trouver un homme comme Karl STEGERT ; nous sachant recherchés, la ferme étant occupée par un état-major, il prit le risque énorme de nous sauver la vie.

Je ne puis l'oublier et c'est avec émotion et joie que je le retrouve chaque année à Weteritz où, à 87 ans, il vit en compagnie de son épouse dans une maison de retraite pour ouvriers agricoles.

Georges JOUGIER,
KLB 42584.

Une séance du Comité des Intérêts Français à Buchenwald

Robert. — Si tu veux Louis, nous allons essayer de nous souvenir d'une de nos réunions.

Louis. — Bien d'accord avec toi, mais je pense que nous devrions redire, pour nos jeunes amis qui s'intéressent à la Déportation et participent à nos pèlerinages, ce que fut le C.I.F.

Le premier Comité fut créé après l'arrivée des trois convois de janvier 1944 ; mais il ne connaît une réorganisation complète et vraiment structurée que fin juin 1944, après l'arrivée des deux grands convois, l'un venant de Compiègne et l'autre d'Auschwitz ; trente-trois organisations de la Résistance française y participaient. Il était présidé par le colonel Frédéric-Henri MANHES et comprenait sept délégués, dont notre président Marcel PAUL en assurait le Secrétariat.

Robert. — Tu as raison. Nous nous devons de le rappeler. Nous nous réunissions tous les dimanches après-midi, soit à l'angle du block 27, ou en trainant nos galoches dans les allées du grand camp — très rarement au complet — jamais dans les blocks.

Louis. — Bien sûr que je me souviens, il y avait le problème de la sécurité, nous avions les SS à « surveiller », mais aussi à rester également des clandestins, même auprès des déportés français !

Robert. — Je me souviens que nous avons eu une rencontre importante dans une allée du grand camp le dimanche 20 août 1944. Il y avait été beaucoup question du sabotage dans les usines de la MI-BAU, de la GUSTLOV et de l'OPTIC. Cela devenait terriblement sérieux et inquiétant ; le sabotage ne faisait plus de doute pour les meisters, les kapos et même pour les SS. Le bombardement des usines a eu lieu le jeudi 24 août 1944, vers 11 h 30. L'on peut dire que celui-ci est arrivé à point, car des représailles certaines n'étaient pas loin. Une commission d'enquête avait déjà été demandée par les SS.

Louis. — Une autre fois nous étions sur le chemin qui partait des cuisines à la place d'appel et longeait la D.A.W., nous avons été obligés de nous séparer car les SS, sur le chemin de ronde, étaient particulièrement nerveux.

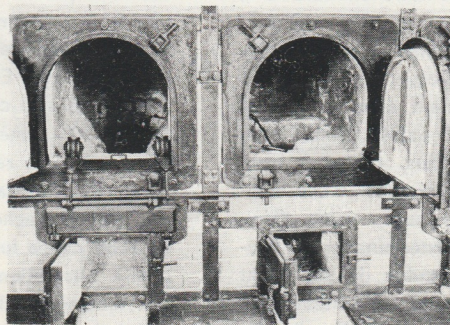
Robert. — C'était le dimanche qui a suivi le terrible bombardement d'Erfurt. Celui-ci a eu lieu en septembre ; toutes les baraques du camp en avaient été secouées. J'avais été désigné pour suivre les événements. Ce dimanche-là, les SS ont exécutés à la mitrailleuse plusieurs jeunes gens, dont une jeune femme. Cela a eu lieu dans le dépôt de la D.A.W. au long d'un tas de sciure de bois. Nous avons appris par la suite qu'après ce sanglant bombardement, il y avait eu une manifestation de la jeunesse contre la guerre.

Louis. — Les dimanches suivants nous avons pu nous pencher davantage sur l'organisation des comités de blocks, de même que pour la mise au point de la Brigade d'action libératrice. Tu sais Robert, la création du C.I.F., a également permis au collectif français de s'imposer au sein du Comité international du camp.

Robert. — Oui Louis, tu as raison, et puis nous avons cette organisation de solidarité qui fut si utile, jointe au dévouement des médecins français. Cette entraide de tous, dans de multiples domaines, fut l'un des buts du C.I.F. : ramener en France le plus grand nombre possible de déportés français, et ramener des hommes ayant surmonté les épreuves et conservé, intacte, par la lutte, leur dignité de Français, de patriotes.

Robert DARSONVILLE,
Louis VAUTIER,
membres du Comité
des intérêts français (1).

(1) Le Comité des intérêts français représentait l'ensemble des Français de Buchenwald appartenant à des organisations de résistance (33). Il était composé de H.-F. MANHES, Marcel PAUL, Eugène THOMAS, Maurice JATTEFAUX, Louis VAUTIER, Robert DARSONVILLE, Albert FORCINAL.



Le bunker... Les fours du crématoire... beaucoup de patriotes de toutes nationalités... ont été affreusement torturés dans le premier, dont les lucarnes étaient en permanence obturées, avant de finir dans les deuxièmes.

C'est le sort qui, à chaque instant, guettait les membres du Comité des intérêts français si par malheur une indiscretion, une faiblesse, une lâcheté avait fait connaître leur existence et leur rôle. C'est leur honneur



de ne jamais avoir reculé devant cette perspective et au contraire d'avoir tout fait pour développer, dans le collectif français, les sentiments de solidarité, de sabotage, de résistance.

L'EVACUATION DE DORA

En ce jeudi de Pâques, 5 avril 1945, la soldatesque SS nous semble saisie de transe panique. Depuis une semaine, on entend les bombardements de l'artillerie américaine et des lueurs sinistres sur Nordhausen révèlent les ravages des attaques aériennes. L'une d'entre elles a causé la mort d'un millier de nos camarades enfermés dans la Boelke Kaserne. Devant la perspective d'une imminente débâcle, nos gardes-chiourme s'empressent de brûler les archives de l'Arbeits statistik, faisant ainsi disparaître les sinistres nécrologes qui accusent leurs crimes. Pendant toute la journée, règne un désordre indescriptible. Le magasin d'habillement est mis à sac, tandis que des bagarres violentes éclatent autour des cuisines où l'on distribue quelques boules de pain. Les colis de la Croix-Rouge qui s'amoncelaient au bureau postal sont livrés à la curée des SS et de leurs valets à écusson vert qu'on a armés de fusils ou de mitraillettes pour notre surveillance et notre encadrement, au cours des « transports ». Car, depuis trois jours, se succèdent les convois de 1 500 à 2 000 « Häftlinge » qui s'enfoncent dans les hauteurs boisées du Herz vers une destination inconnue. L'un d'eux sera presque totalement anéanti par les incendiaires de Gardelegen. Les autres parviendront, bien décimés, à Bergen-Belsen où sévit le typhus. Quant à ceux qui restent encore au camp, c'est l'espoir anxieux d'une délivrance que l'évacuation retarderait, sans doute, « sine dié », mais les délivrerait de la menace d'une extermination collective. Ils appartiennent, en effet, aux Kommandos de soi-disant spécialistes, considérés, à ce titre, comme détenteurs de secrets (Geheimnis Träger) relatifs à la V2. Ceux-là, d'après les ordres émanant des plus hautes instances que nous confirment des témoignages autorisés, doivent disparaître à tout prix. Aussi, lorsqu'au matin du vendredi, on nous engouffre dans le tunnel où nous stationnerons, quatre à cinq heures, les plus angoissants pronostics circulent parmi nous. Il serait si facile d'obstruer les issues de cet immense dédale ! Cependant, après de vifs débats dont nous recevons les échos, les SS donnent le signal du départ pour la gare où nous sommes embarqués, par groupes de cent, dans des wagons de marchandises. On nous a préalablement octroyé quelques reliefs des colis pillés, à savoir du lait en poudre et une boîte à quatre de graisse de porc. Ce sera tout notre viatique pendant un voyage de neuf jours.

Alors commence un périple ahurissant en des conditions pires que lors de notre transfert pour l'Allemagne, car nous sommes beaucoup plus faibles. Bien encaqués, il nous est impossible de nous accroupir et nous devons constamment défendre notre place contre des bousculades agressives. L'atmosphère est fétide, en raison de nombreux cas de diarrhée. Chaque nuit des camarades sont étouffés sous l'entassement des corps qui pèsent sur eux.

Quand les bombardements ont disloqué la voie ferrée, nous sommes contraints à des marches exténuantes ponctuées de coups de feu des SS qui ont la gâchette assez facile et jalonnées par les cadavres qu'on écarte sur le bord de la route. Notre itinéraire qu'ont allongé de multiples va-et-vient aboutit, le 15 avril, au camp féminin de Ravensbrück vidé de ses occupantes. Trois fourgons mortuaires sont délestés de leur funèbre chargement. Nous séjournons dans ce KZ jusqu'au 26 et, durant cette courte période, la dysenterie fait de nombreux ravages. Enfin, nous quittons ces lieux pour nous diriger à pied, vers le camp de Malchow, dans le Mecklembourg, distant de 70 kilomètres parcourus en deux étapes. Là, j'ai l'amère satisfaction de retrouver un jeune et cher camarade dont j'admira jadis la carrure athlétique. Il git sur son grabat dans un tel état de cachexie que je ne puis l'identifier. C'est lui qui, du fond de sa lucide agonie, me reconnaît et me demande une ultime absolution. Je lui administre aussi l'Eucharistie, grâce aux minuscules hosties que j'ai réussi à conserver. Le lendemain, il expire et j'ai le triste privilège de l'inhumer. A mon retour en France, nul ne s'enquit de son sort, car il était orphelin.

Acharnés, les SS nous entraînent encore dans leur fuite. Mais je suis si épuisé qu'après trois heures de marche je cours le risque d'abandonner la colonne et de m'esquiver derrière un tas de fumier. Je rejoins Parchim où la population sous le déploiement des drapeaux blancs, se prépare à accueillir l'armée des U.S.A. Ce furent les troupes russes qui entrèrent dans la ville. En ce jour du 1^{er} mai 1945, nous assistons au crépuscule d'une monstrueuse tyrannie.

Chanoine Robert PLOTON, mle 44015.

Vers un monde meilleur
aurolé de Paix, d'Amour,
où le ciel sera bleu avec des milliers d'étoiles

*A la mémoire
de mon mari,
Robert MATELIN,
matricule 21359,
Buchenwald, Schonebeck.*

Trentième anniversaire de la rencontre de l'être si tendrement aimé.

A cette époque il n'avait pas encore vingt-deux ans... J'en avais dix-sept...

Quelle flamme animait son regard?... Des milliers d'étoiles dans un ciel bleu, une soif de vivre, de s'exprimer, de travailler, d'aimer, d'apprendre, de découvrir, de créer, de donner!...

Je mesure davantage encore aujourd'hui le calvaire des enchaînés.

Ceux de vingt ans, jusqu'aux plus âgés.

Chacun portant fièrement sa croix, jusqu'au bout du chemin.

Le chemin de leur vie passant par la place d'appel et devant
[les crématoires!]

Il en était revenu, ceux qui l'avaient suivi, comme lui, croyaient au miracle.

Et durant les vingt-cinq années de bonheur que nous avons partagées, il se disait toujours en « sursis ».

Faut-il que la vie des hommes, au cours de chaque génération, traverse la souffrance pour connaître l'amour?

Plus que jamais en ce trentième anniversaire, nous devons crier **notre haine à la violence**, resserrer les liens de notre vieille amitié si profonde pourtant.

Depuis bientôt trois ans, je suis devenue son reflet, puisque pour nous la vie s'est arrêtée ce mardi 25 avril 1972.

Il me faut désormais marcher sans lui, mais pour lui.

Pour nos enfants et petits-enfants, ces jumeaux qu'il aurait tant aimés et que j'adore doublement.

Mais marcher avec vous tous, ses frères, qui êtes les miens.

Vers un monde meilleur aurolé de paix, d'amour, où le ciel sera bleu avec des milliers d'étoiles.

Mme J.-R. MATELIN.



Des mots simples et pleins d'émotion, de tendresse, d'amour.

Des mots qui ne sont pas seulement ceux de Janine MATELIN, qui ne s'adressent pas seulement à son compagnon trop tôt disparu.

Non des mots qu'ont pensé toutes celles : mères, épouses, fiancées... qui n'ont jamais oublié le fils, le mari, le camarade, disparu dans la tourmente.

Ajoutons qu'à notre demande de publier sa lettre, notre amie en donnant son accord ajoute : « ... Nos enfants prendront la relève. La vie continue, ils suivent le chemin que vous leurs pères et aussi nous, leurs mères, leur ont

tracé. Puissent leurs barques légères, sur l'océan de ce monde accomplir sans tourmente la traversée de la vie!... »

Avec vous chère amie, avec toutes celles qui ont supporté le sacrifice de l'être cher, nous voulons pour nos enfants « un ciel toujours bleu avec des milliers d'étoiles ». Et c'est pourquoi aujourd'hui, trente ans plus tard, nous continuons ! Nous continuons de dénoncer le fascisme partout où il se manifeste, nous continuons de demander à la jeunesse vigilance et fermeté pour un avenir de paix, de liberté, de démocratie.

« LE SERMENT ».

LE SERMENT

PRONONCE SUR LA PLACE D'APPEL
DE BUCHENWALD LE 19 AVRIL 1945

« Nous, les détenus de Buchenwald, sommes aujourd'hui rassemblés pour honorer les 51 000 prisonniers assassinés par la bête nazie dans le camp de Buchenwald et dans ses Kommandos extérieurs.

51 000 des nôtres ont été fusillés, pendus, écrasés, frappés, morts étouffés, empoisonnés, tués par piqûres.

51 000 pères, frères, fils ont connu une fin pleine de souffrances pour avoir combattu le régime des assassins fascistes.

Les mères, les épouses et des centaines de milliers d'enfants accusent.

Nous, les survivants, avons été les témoins, dans une rage impuissante, de la bestialité des nazis. L'idée que le jour de la justice arriverait nous a aidés à survivre.

Aujourd'hui nous sommes libres.

Nous remercions les armées alliées, les Américains, les Anglais, les Soviétiques et toutes les armées de libération qui luttent pour la Paix et la Liberté du monde entier.

Russes, Français, Polonais, Slovaques, Tchèques, Allemands, Espagnols, Italiens, Autrichiens, Belges, Hollandais, Luxembourgeois, Roumains, Yougoslaves, Hongrois, avons lutté en commun contre les criminels nazis et pour notre libération.

Une idée nous a animés : notre cause est juste, la victoire sera nôtre.

Nous avons mené une lutte dure et impitoyable qui exigeait beaucoup de victimes. Cette lutte n'est pas terminée, les assassins de nos camarades sont encore en vie, leurs drapeaux flottent toujours, nos sadiques tortionnaires sont en liberté.

Sur ces lieux des crimes fascistes nous jurons, devant le monde entier, de poursuivre la lutte tant que le dernier des responsables n'aura pas été condamné par le tribunal de toutes les nations. Nous le devons à nos camarades disparus et à leurs familles.

L'écrasement définitif du nazisme est notre but. Notre idéal est la construction d'un monde nouveau dans la paix et la liberté.

Levez vos mains et jurez pour démontrer que vous êtes prêts à la lutte. »

Alors 21 000 rescapés levant le bras s'écrièrent dans toutes les langues :

NOUS LE JURONS



Sur la place d'appel du camp de Buchenwald, 21 000 hommes de différentes nationalités... Pour la première fois depuis toujours, l'ordre impeccable, le silence impressionnant sont librement consentis : dans quelques secondes, d'une même voix, mais en vingt parlars différents, ils vont jurer de respecter, d'appliquer les engagements du « Serment de Buchenwald », lequel vient d'être lu en plusieurs langues (Pierre DURAND, KLB 49749 pour la France). Des instants d'une rare intensité, des instants que trente ans plus tard, aucun des survivants présents ce jour-là n'a oublié.

NOTRE FIDELITE AU SERMENT !

Nous avons juré... pas seulement nous, les 21 000 de la place d'appel de Buchenwald. Mais tous les autres aussi, rescapés de Dora, de Gardelegen, des marches de l'évacuation — inconsciemment peut-être, nous avons juré que tant de haine, de sang, de malheur... non jamais plus les hommes ne devaient les revoir.

Qu'avons-nous fait pour qu'il en soit ainsi, pour tenir notre serment ?...

NOS PELERINAGES

Des centaines, des milliers de Français ont par nos soins foulé le sol de nos anciens camps. Pour le déporté, rappel d'un passé qui, peut-être, avait tendance à s'effacer. Mais pour les familles, pour les simples participants, pour les jeunes gens (étudiants ou travailleurs), découverte d'un monde insoupçonné, vision exacte de ce qu'a été le fascisme.

« LE SERMENT »

Un bulletin précieux par les souvenirs et les études qu'il publie, les images (parfois terribles) évocatrices de notre calvaire. Un bulletin lu par ceux qui l'ont subi ? Pas seulement : mais aussi par les familles, par les amis, par ceux qui ne pouvaient imaginer, soupçonner la réalité.

NOTRE MONUMENT

Au Père-Lachaise à Paris, les trois silhouettes qui symbolisent la souffrance, la solidarité, la résistance, doivent très longtemps encore empêcher que sombre dans l'indifférence le souvenir de nos martyrs, très longtemps encore appeler les Français à la vigilance pour empêcher le retour des camps de concentration.

NOTRE EXPOSITION

Une série de panneaux couverts de photos, de documents, de chiffres : le début de l'instauration du fascisme en Allemagne ; la peste brune qui submerge tout un peuple ; crée Buchenwald et

Dora ; la vie dans ces camps avec nos épreuves et aussi notre combat pour notre dignité. Une exposition très complète que beaucoup de jeunes gens déjà ont vu.

CHATIMENT DES CRIMINELS DE GUERRE

Notre Association est partie prenante au « Comité national de liaison pour la recherche et le châtiment des criminels de guerre », lequel depuis des années se bat pour obtenir que les criminels de la gestapo et des SS, et aussi de la milice « française » qui vivent des jours heureux et sans histoire en Amérique, en Allemagne... et en France (hélas) rendent à la justice de notre pays les comptes qu'ils doivent.

REUNIONS-DEBATS DANS LES LYCEES

Nombreux sont ceux de nos camarades qui, dans leur département, assurent des réunions-débats sur l'occupation, la résistance et la déportation dans les établissements d'enseignement publics et privés. Citons seulement le Maine-et-Loire où une équipe composée pour moitié d'anciens de Buchenwald, a assuré en 1974 quarante réunions-débats devant cinq mille lycéens. Nos amis nous disent : « ... Il était souvent difficile (après trois heures de débats, N.D.R.L.) de s'arracher à ces jeunes, groupés autour de nous, qui ne cessaient de nous questionner, la conférence terminée depuis longtemps. »

Notre fidélité au serment s'est exprimée depuis trente ans, non seulement par une participation active à toutes les manifestations et cérémonies officielles rendant hommage à nos martyrs, mais aussi pour notre part, par la mise sur pied de toute une série d'organisations rappelées plus haut.

Que ceci nous aide à montrer notre constante volonté de demeurer fidèle au serment de Buchenwald.

DES RESULTATS IMPORTANTES

Traditionnellement, nous organisons annuellement trois à quatre pèlerinages.

Cette année, il en a été de même, à la différence toutefois qu'ils ont connu un succès d'affluence absolument exceptionnel.

Nos pèlerinages, même si nous nous efforçons de « serrer » nos prix au plus près, coûtent chers, surtout pour les bourses modestes des veuves et encore plus des mères. Ils sont, malgré les voyages en couchettes première classe et l'hébergement dans des hôtels corrects, toujours source de fatigue — personne ne rajeunit — et d'émotion parfois très forte. Enfin les maladies et infirmités de nombre d'entre nous se rappellent à notre souvenir à l'occasion du changement de mode de vie qu'impose le pèlerinage... ne parlons pas de la pluie et du froid qui, le 12 avril, nous ont gâtés...

Et bien malgré cela nous avons dû refuser du monde, au moins au pèlerinage du 9 au 15 avril. Nous avons d'abord cru devoir retenir 200 places... il a fallu très vite porter ce chiffre à 300, puis à 400 ! Certes, au départ nous n'étions plus que 363, mais la maladie est responsable de ces 37 désistements de dernière heure qu'il n'était plus possible de compenser (le temps nous manquant) en faisant appel à des candidats à qui il n'avait pas été possible de donner satisfaction.

Ajoutons le pèlerinage de la Jeunesse : 163 inscrits, celui à Gardelegen : 46 participants et enfin celui en préparation pour août : déjà plus de 150 candidats. Ce seront près de 800 rescapés, familles, jeunes, amis, qui ont été ou iront dans nos anciens camps.

Il s'agit là, pour notre Association, d'une participation très importante à la célébration du 30^e anniversaire de la libération des camps.

Nous avons la faiblesse d'en être fiers.

UN PÉLERINAGE UNIQUE

Nous étions près de 400... des rescapés, des veuves, des fils et filles de nos chers disparus, de vieux papas et mamans, des compagnes d'anciens de Buchenwald et de Dora. Un tel voyage n'est pas, ne peut être un voyage touristique, même si inmanquablement on observe, on constate les aspects divers de la vie en R.D.A., ce pays, qu'officiellement on voulait contester, ignorer, mais que les rescapés des camps, notamment, avaient apprécié en raison du caractère résolument antifasciste qui était le sien dès sa naissance.

Ce pèlerinage était en soi exceptionnel parce qu'il était typiquement celui du 30^e anniversaire de la libération de Buchenwald et de Dora, parce que nombreux étaient les pèlerins venus de l'Est et de l'Ouest, du Nord et du Sud de la France, parce qu'il était particulièrement émouvant. On ne pénètre pas dans l'enceinte de Buchenwald ou de Dora comme dans un musée classique. La gorge vous serre, les yeux se mouillent : ici le block 45 indiqué par une borne, le crématoire plus loin, la toise meurtrière (à Buchenwald, les SS avaient trouvé ce moyen pour, alors que l'on mesurait, tirer une balle dans la nuque de l'intéressé, le plus souvent soviétique). Et cette longue randonnée au Mémorial de l'Ettesberg, ce glas de la Tour, ce recueillement devant le monument et devant la stèle évocatrice du colonel MANHES, les paroles prononcées qui correspondent à ce que chacun ressent au plus profond de son être. L'émotion est le guide de tous en ces lieux... comme aussi à Dora ce 13 avril. Un camarade exalte la mémoire des disparus, devant le monument à proximité du crématoire devenu musée. Un rescapé dit à sa compagne quelques mots furtifs sur sa vie alors : « ... sept mois dans un souterrain de V 2 sans voir la lumière du jour... sept mois avec la même chemise. » Et on chemine dans ce qui fut le camp de Dora parlant peu, se recueillant comme à l'église. Ce n'était oh ! non un voyage touristique mais il fallait le faire. Ce fut une manifestation toute de respect à nos morts mais elle en a convaincu plus d'un que notre serment doit être tenu. Faisons taire ces nostalgiques du nazisme, du fascisme car il faudra bien qu'un jour et partout la Liberté éclaire la vie de tous les hommes, de toutes les femmes, de tous les enfants.

A mon retour de Buchenwald j'ai aussi beaucoup pensé à ceux du Vietnam et du Cambodge. Inévitable... malgré moi... l'émotion m'avait sans doute pénétré au cours du pèlerinage du 30^e anniversaire de la libération...

J. LASTENNET.

Au Père-Lachaise le 9 Avril devant les monuments de Buchenwald-Dora et du Colonel Manhès



Marcel PAUL prononce une importante et émouvante intervention en présence des participants au pèlerinage du 30^e anniversaire qui, le soir-même partiront pour Erfurt.



Visages graves, attentifs, durant l'hommage aux martyrs, de gauche à droite : Gabrielle SCHMIDT, l'ambassadeur de R.D.A., Ernst SCHOLZ, Christian PINEAU, et le représentant du ministre des Anciens Combattants, M. PRAT.

A BUCHENWALD les 11 et 12 Avril 1975



Devant la stèle dressée à la mémoire du colonel F.-H. MANHES, Floréal BARRIER, secrétaire général adjoint de l'Association, rappelle les grandes lignes de la vie exemplaire de ce grand patriote et l'honneur fait à la France avec l'érection de ce monument.



Les veuves et les mères étaient stoïques, malgré le froid et la pluie intenses, au premier rang, le 12 avril, du défilé imposant de la délégation française.

Le reportage photographique de la cérémonie du Père-Lachaise à Paris et du pèlerinage du 30^e anniversaire à Buchenwald, Nordhausen, Dora a été réalisé par notre camarade Lucien COLONEL, KLB 39777, reporter-photographe.

Nos lecteurs pourront constater l'excellence du travail effectué par notre ami (page 1 de la couverture

et pages intérieures 15, 16, 17) ; Lucien COLONEL a d'ailleurs profité de sa présence parmi nous pour envoyer aux journaux de la région Rhône-Alpes dont il est correspondant, d'excellents reportages sur les cérémonies du 30^e anniversaire.

Qu'il en soit chaudement remercié.

NOTRE PÉLERINAGE DU XXX^e ANNIVERSAIRE



↑↗
Deux aspect de la foule qui, sur la place d'appel de Buchenwald, entoure, le 12 avril 1975, la tribune où les orateurs allemands, soviétique, français, rappellent ce que fut l'existence au camp, comment intervinrent et s'organisèrent la solidarité internationale et la résistance à la terreur SS.

Le 12 avril 1975 il faisait vraiment un temps « très couleur locale » que tous et toutes supportèrent sans une plainte : n'était-ce pas une pâle imitation de ce qu'« ILS » avaient subi !...

La délégation française vient de quitter les quinze autocars qui l'ont amenée d'Erfurt à Buchenwald. Elle gagne l'ancienne gare du camp d'où partira le défilé. Déjà la pluie tombe, drue. Elle continuera durant plus de quatre heures.



↑ Derrière Jean AMICE, portant le drapeau de la Brigade française d'action libératrice, les premiers Français passent la porte d'entrée et pénètrent sur la place d'appel où va se tenir la cérémonie commémorative internationale.



A BUCHENWALD ET A DORA LES 12 ET 13 AVRIL 1975



Devant le monument de Dora, notre camarade Jean CORMONT, secrétaire général adjoint de l'Association rappelle en termes émus ce que furent les souffrances des internés dans ce sinistre camp et le combat mené pour le sabotage des V1 et V2.



Le conservateur du camp de Dora, lui-même ancien déporté, après l'allocation de Jean CORMONT, salue la délégation française. A sa droite, Daniel ANKER qui traduit les paroles de bienvenue et d'amitié prononcées par notre hôte.

UN AN DÉJÀ ...

Les adhésions de 1975 : Depuis le 1^{er} janvier 1975 nous avons reçu 76 adhésions nouvelles : 45 anciens déportés, 21 familles, 10 amis. Il y a encore des anciens de Buchenwald et de Dora qui sont en dehors de l'Association ! Il suffit souvent de leur confier « Le Serment », et de leur montrer la carte de l'Association, pour qu'ils rejoignent nos rangs. Alors au travail !

Les cotisations réglées : Malgré les décès hélas très, trop nombreux, nos effectifs (cartes réglées) continuent d'être en légère progression. Cela est dû aux adhésions réalisées, aux veuves qui prennent la place du déporté disparu, à une meilleure rentrée des cotisations. Bien qu'il y ait encore des cotisations 1974 à rentrer (et évidemment beaucoup de 1975) voilà l'évolution de nos effectifs au cours des dernières années :

Cotisations réglées au 14 mai 1975 :

— 1970 : 2 833 ; 1971 : 2 985 ; 1972 : 3 082 ; 1973 : 3 111 ; 1974 : 3 134 ; 1975 : 2 334.

L'album FAVIER-MANIA... préfacé par Christian PINEAU, connaît un vif succès. Son prix : 60 F pris au siège, 70 F par poste recommandé, est modéré compte tenu à la fois de l'intérêt de l'ouvrage et de sa qualité artistique : les albums sont sur velin pur fil Lafuma, tous numérotés. Plusieurs des planches sont en couleur ce qui ajoute à leur valeur. Les commandes doivent être accompagnées d'un chèque représentant le montant du ou des albums désirés.

XIV^e CONGRÈS NATIONAL

Nous demandons à nos camarades désireux d'être présents au XIV^e Congrès de notre Association (4, 5, 6 octobre 1975, à Dijon) de remplir au plus tôt (ou de reproduire) la fiche de réservation des chambres d'hôtels parue dans le « Serment » n° 103 en page 14, et de l'envoyer sans tarder au Syndicat d'Initiative (service Congrès), 14, rue de la Préfecture à 21000 DIJON.

Dans le prochain bulletin seront donnés tous les renseignements et détails nécessaires pour l'inscription aux repas et à la sortie touristique qui clôturera les travaux du Congrès.

Et n'oublions pas que ce Congrès, celui du 30^e anniversaire de la libération des camps, sera un grand, un beau Congrès.



PAUL ET SIMONE

Au retour de Buchenwald et de Dora, le rare bonheur de deux êtres qui n'osaient plus croire que ce mot, pour eux, pourrait à nouveau avoir toute sa signification.

... que Paul GUIGNARD nous quittait (17 mai 1974).

Son souvenir est toujours présent et nombreux sont ceux de ses amis, de nos amis, qui souvent évoquent sa mémoire, s'inquiètent de la santé de Simone, sa compagne des bons et des mauvais jours. Simone, courageusement, continue à nous apporter son concours. Elle participe, aujourd'hui comme hier, à toutes nos activités, à toutes nos tâches. Elle était avec nous à Buchenwald et à Dora pour le pèlerinage du 30^e anniversaire.

PARMI TANT D'AUTRES ...

CI-JOINT MA MODESTE CONTRIBUTION pour la magnifique carte du 30^e anniversaire de la libération des camps. Félicitations pour votre inépuisable fidélité au souvenir de nos disparus et à leurs familles, pour votre dévouement, pour la fidélité du serment fait sur la place d'appel.

(Emile LARDON, Saint-Etienne.)

CETTE ANNEE ANNIVERSAIRE est parfaitement marquée par la carte d'adhésion. Je dois dire que l'enveloppe ouverte, le premier coup d'œil m'a été un coup au cœur : « Ce sont les vitraux du musée. » A chaque visite, leur réalisme, leur taille et leurs couleurs donnent une impression terrible de solidarité humaine. Merci de nous les avoir reproduits sur la carte !

(Mme GRANDE, Corrèze.)

VEUILLEZ TROUVER CI-JOINT un chèque de 100 F en règlement de ma cotisation à l'Amicale ainsi qu'à l'édition du « Serment ». Je vous adresse mes félicitations quant à la présentation du vitrail reproduit sur la carte pour 1975.

(Y. PRESSELIN, Tours.)

JE VIENS DE RECEVOIR MA CARTE de notre Amicale année 1975. J'ai lu également avec attention votre circulaire-lettre et souscris avec son contenu. Je sais, et nous savons, tous les rescapés, toute l'action et luttés engagées pour la défense de nos droits pour permettre à ceux qui restent de se soigner et survivre.

(F. ARNAL, Avignon.)

CETTE CARTE DU 30^e ANNIVERSAIRE est magnifique. Elle sera avec soin soigneusement conservée. Tous mes compliments pour l'effort que vous avez fait pour réaliser cette œuvre.

(Jean GUILMAIN, Les Mureaux.)

VEUILLEZ TROUVER CI-JOINT un chèque pour vous remercier de la carte que j'ai reçue. Vraiment elle est magnifique ; elle symbolise tout ce que nos hommes ont pu endurer et cela nous ne devons l'oublier à jamais.

(Mme J. MARTY, Thuir.)

J'AI BIEN REÇU MA CARTE de membre pour 1975 et vous en remercie. Je vous joins un chèque de 100 F. Je regrette de ne pouvoir faire plus. J'ai eu la grande peine de perdre mon père, M. François GIROUD, le 19 septembre. Il avait été déporté à Buchenwald sous le n° 38028, block 34. Nous avons été réconfortés dans cette épreuve par toutes les marques de sympathie de ses anciens camarades de déportation.

(Mme MORAND, Mégève.)

... ENCORE QUELQUES LETTRES

LES BONS DE SOUTIEN

Grâce à vous, notre solidarité !

Les carnets de nos bons de soutien ont été envoyés au domicile de nos adhérents fin avril.

Nous ne doutons pas, qu'une fois encore, nos amis réserveront le meilleur accueil à nos carnets.

Avant même que la souscription soit annoncée, voilà déjà longtemps que des camarades s'étaient inquiétés de la date de parution de nos bons.

Quelques-uns mêmes, sans plus attendre, ont passé des commandes supplémentaires :

- Rolland DELESQUE .. 10 carnets
- Georges DORMOIS .. 30 »
- KLB 43887 103 »
- Mme MESTRALLET .. 6 »
- Raymond NEUVILLE .. 25 »

Le camarade qui désire conserver l'anonymat et accepte seulement d'être désigné par son numéro matricule à Buchenwald : 43887, avait placé 10 carnets en 1973, 30 carnets en 1974. A ce jour, il a commandé et réglé 103 carnets. Et il pense pouvoir en placer d'autres.

Nous savons bien que tous nos amis ne pourront l'imiter... mais tous pourront déjà accepter le carnet qui leur est adressé et nombreux certainement seront ceux qui pourront placer, auprès de leurs amis, un, deux, cinq carnets supplémentaires.

Et comme à l'ordinaire, recommandons à nos camarades de ne pas attendre les derniers jours (au risque d'oublier) pour régler leurs bons de soutien. 15 F, pour la plupart d'entre nous, ce n'est pas grand chose. Pour l'Association c'est beaucoup !

En 1974, 1847 camarades ont réglé un ou plusieurs carnets de bons de soutien. C'est bien... mais nous avons plus de 3000 adhérents.

Des mandats qui, lorsque nous est connue une trop grande détresse, vont reconforter celles et ceux qui souvent désespèrent. Un tout petit peu de mieux être, mais surtout la manifestation de cette amitié qui, dans les camps, nous a été si précieuse. Un geste qui, toujours, réchauffe les cœurs. Écoutons celles et ceux qui nous livrent leur étonnement, leur joie profonde :

« ... C'est avec une très grande surprise et une certaine confusion que j'ai reçu votre lettre ainsi que votre chèque. Je ne sais comment vous remercier pour votre geste qui me touche beaucoup. Vous pensez bien que cette somme assez rondelette va me rendre un grand service. En vous remerciant encore vivement de votre gentillesse, etc. »
(Mme R. L., Franconville.)

« ... Je vous remercie de vos bons vœux et de votre chèque de 100 F, que j'ai bien reçu. En effet cette somme m'a permis de passer de meilleures fêtes et je vous en remercie encore. Je me permets de vous adresser mes meilleurs vœux pour cette nouvelle année... »
(Mme A. A., La Rochelle.)

« ... Nous vous remercions du mandat que vous nous avez envoyé qui nous a fait un grand plaisir car cela va nous permettre d'améliorer notre ordinaire. C'est par cela que nous voyons que l'Association pense à ses amis et nous vous en remercions de tout cœur... »
(Mme et M. L., Ponts-&Marais.)

« ... Que votre délicate intention me fit donc plaisir. Merci beaucoup. Je reçois votre mandat à l'instant, juste à l'heure de mes 76 ans. J'en fus d'autant plus sensible. Encore mille fois merci et toutes mes sincères salutations... »
(Mme L., Villerupt.)

« ... Je reçois aujourd'hui votre mandat et le mot si affectueux qui l'accompagne. Je vous remercie de tout mon cœur pour votre si fidèle amitié et vous suis très reconnaissante de vouloir me gâter. Merci encore de tout mon cœur... »
(Mme F., Montpeyroux.)

« ... Je viens vous remercier de la gentillesse que vous avez eu de m'envoyer la somme de 100 F, qui certainement va m'être utile car il n'y a pas longtemps que je suis rentrée de l'hôpital et j'ai eu beaucoup de frais pour mes soins et autre chose, tel que loyer et chauffage. Enfin je suis remboursée de mes soins et commence à être à peu près à jour malgré que je ne fasse pas d'excès... »
(Mme P., Saint-Benoit.)

« ... Je me permets de vous appeler « mes amis » car votre lettre du 10 janvier m'a prouvé combien vous preniez part à ma douleur dans la perte de mon cher mari, aussi je vous en remercie du fond du cœur et suis très touchée de votre geste de générosité... »
(Mme Vve B., Grand-Quevilly.)



LA RUE HENRI-GUILBERT

Le 19 avril la municipalité d'Arcueil a inauguré la rue Henri-GUILBERT. Le maire de cette localité et notre camarade J. LLOUBES pour l'Association ont rappelé devant une assistance attentionnée la part active que dès les premiers jours de l'occupation notre ami avait pris dans la résistance. Arrêté, emprisonné,

déporté à Buchenwald, Henri GUILBERT continua à se battre pour sa dignité d'homme. Le 11 avril 1945 il participa à la libération du camp par les armes. De retour en France il fut, jusqu'à ce que la maladie le terrasse, l'un des dirigeants de la F.N.D.I.R.P. et de notre Association.

DANS NOS FAMILLES

NOS PEINES

Des amis encore nous quittent...

- Mme Fanny LIEBERHERR (veuve de notre camarade Joseph LIEBERHERR, KLB), de Meslières (Doubs), décédée le 24 novembre 1974 ;
- Mme MERCIER (mère de Jean MERCIER, décédé en déportation), d'Orléans, morte en janvier 1975 ;
- M. Marcel CAJON, KLB 20124, décédé le 18 décembre 1974, de Vimoutiers ;
- M. Léon MAMONT, KLB 30630, décédé en janvier 1974 à La Coquille (Dordogne) ;
- M. Hubert RICHARD, KLB 38780, décédé à Cenon en janvier 1975 ;
- M. Albert LE LANDAIS, KLB 20647, décédé le 15 mars 1975 ;
- Mme Marie GERARD (mère d'Albert GERARD, disparu à Dora), décédée le 19 février 1975 ;
- Mme Marthe PICHAT (veuve de Aimé PICHAT, KLB 54006, décédé), morte en janvier 1975 ;
- M. Lucien CARIAT, auteur d'un livre sur notre camarade le docteur BRAU, décédé le 6 avril 1975 ;
- M. Jean VIOLA, KLB 38026, de St-Claude, décédé le 9 septembre 1974 ;
- M. Victrice LEMOINE, KLB 21627, décédé le 22 mars 1975 à Monville (Seine-Maritime) ;
- M. Roger COUPECHOUX, KLB 85161, décédé le 1^{er} février 1975 à Chagny (Saône-et-Loire).

Aux familles durement éprouvées, nous renouvelons toute notre affection, toute la part que nous prenons à leur douleur.

Des adhérents nous ont fait part du deuil qui les frappent :

- Gabrielle SCHMIDT, membre de la présidence de l'Association, sa sœur Mme Claire VOUARD, le 18 avril ;
- Marcel ORANGE, KLB 30999, de Provins (Seine-et-Marne), sa fille Jeanne décédée le 9 février 1975 (la fille de notre camarade, âgée de 33 ans était mère de trois enfants) ;
- Marin RAMIERE, KLB 42072, de Mondragon (Vaucluse), sa femme Marcelle, décédée le 29 mars 1975.

Nos amis doivent être persuadés qu'ils ne sont pas seuls dans leur chagrin. Ils sont entourés de l'affection de toute l'Association, de la même solidarité qui entourait chacun d'entre nous au camp.

RECHERCHES

M. FAVRE Laurent, 5A, route de Montfleury CH 1214 Vernier (Suisse), recherche camarades de déportation de Pierre CAPPÀ (arrêté le 21 août 1943, KLB 41097, Dora, Harzungen, Ellrich où il est mort le 1-1-1945) pour donner renseignements à son frère Antoine.

M. FAVRE Laurent demande également si d'anciens déportés à Buchenwald auraient connu des déportés suisses. Il est acquéreur d'anciens documents ou numéros de journaux ou bulletins de fédérations et amicales de la déportation. Lui écrire à son adresse.

NOS JOIES

NAISSANCES

Des amis nous ont avisé de la naissance de leurs petits-enfants :

- REDANT Pierre, KLB 75625, de Pont-de-Nieppe (Nord), le 13 décembre 1974, son petit-fils Grégory et sa petite-fille Angélique ;
- MANO Raoul, KLB, de Nantes, ses petits-fils Ronan le 15 février 1975 et Soazic le 20 mars 1975 ;
- GUILBAUD Jacques, KLB 51110, de Bezons, son petit-fils Stéphan le 7 juin 1974 ;
- BALTOGLU Etienne, KLB 44277, de Saint-Rambert, sa petite-fille Hélène.

Nous partageons la joie des grands-parents qui, par leur engagement dans la résistance, ont préparé à leurs enfants une vie plus facile dans une France libérée.

MARIAGES

Des camarades, anciens déportés à Buchenwald, nous ont annoncé le mariage de leurs enfants :

- M. Guy DUSSUD, KLB, de Saint-Evarzec (Finistère), sa fille Marie-Christine avec M. Daniel LE SAURE, le 1^{er} mars 1975 ;
- M. Léonce DAX, KLB 20534, de Sainte-Suzanne (Ariège), sa fille Evelyne, avec M. Henri ESQUIROL, le 22 mars 1975 ;
- M. Georges DUFRESSE, KLB 78666, de Montdidier, son fils Claude le 5 mai 1975, avec Mlle Maryvonne CHOQUE.

Aux jeunes époux nos vœux de très long bonheur, aux parents toutes nos félicitations.

DECORATIONS

- Jacques GUILBAUD, KLB 51110, de Bezons (Val-d'Oise), médaille militaire et croix de guerre avec palme.

La rubrique "Dans nos familles" est réservée aux adhérents de l'Association de Buchenwald-Dora et Commandos.

Les livres que nous recommandons

Les livres dont la liste suit sont à la disposition de nos lecteurs. Ils peuvent être, soit retirés au siège de l'Association Buchenwald-Dora, 10, rue de Châteaudun, PARIS 9^e, soit réclamés, toujours à notre siège.

Le premier prix est celui des livres retirés au siège, le deuxième tient compte des frais d'expédition par poste (P) ou par poste recommandée (PR).

- « BUCHENWALD » (album de 78 planches dessinées par FAVIER-MANIA, préface de Christian PINEAU). 60 F - (PR) 70 F
- « LE GRAND VOYAGE », par Jorge SEMPRUM. Le récit vécu du transport à Buchenwald. 16 F - (P) 19 F
- « NUS PARMIS LES LOUPS », par Bruno APITZ, préface de Georges SEGUY. Le roman bouleversant d'un jeune Israélite caché à Buchenwald. 20 F - (P) 23 F
- « LIVRE BLANC SUR BUCHENWALD ». Recueil de témoignages sur la vie, la solidarité, la résistance au KLB. 10 F - (P) 14 F
- « CHANTS D'EXIL ET DE COLERE ». De très beaux poèmes sur la déportation et Buchenwald, par Julien UNGER, KLB. 13 F - (P) 16 F
- « LA DEPORTATION ». Un livre magnifique où photos et documents rappellent ce qu'a été l'enfer des camps. 80 F - (PR) 92 F
- « L'IMPOSSIBLE OUBLI : POURQUOI ? ». Un petit album, mais une riche documentation sur la résistance et la déportation. 5F - (P) 6 F
- « LA RESISTANCE ET SES POETES », de Pierre SEGHERS. Un choix considérable des plus beaux poèmes de la résistance et de la déportation, avec des noms qui nous sont chers : André VERDET, Robert DESNOS, Boris TASTLISKY, Yves BOU-LONGNE..., anciens de Buchenwald. 50 F - (PR) 60 F
- « VIVRE DEBOUT, LA RESISTANCE », par Pierre DURAND, ancien de Buchenwald. Le récit pour les jeunes... et les moins jeunes, de l'occupation, de la résistance, de ses tragédies. 49 F - (PR) 59 F
- « LA RESISTANCE ORGANISEE DES JUIFS EN FRANCE », par Jacques RAVINE. Un livre pour tous, et d'abord ceux qui pensent que les Juifs ont été seulement des martyrs... Ils furent aussi des combattants. 38 F
- « ECRIT SOUS LA POTENCE », par Julius FUCIK. Des pages bouleversantes d'un homme fidèle à son idéal, sous la torture, jusqu'à la mort. 18 F - (P) 21 F
- « MANOUCHIAN », par Méricmé MANOUCHIAN. Un franc-tireur célèbre qui était aussi un poète. 29 F - (P) 32 F
- « UN SAC DE BILLES », de Josef JOFFO. Seuls dans la France occupée, deux petits garçons défendent leur droit à la vie. 28 F - (P) 33 F
- « LA COURTE VIE, LA LONGUE MORT DE MAX BAREL ». 20 F - (P) 23 F
- « UN HOMME VERITABLE », de Boris PALEVOI. Quand un combattant surpasse la déchéance physique. 8 F - (P) 11 F
- « C'ETAIT AINSI ». Une évocation de Chateaubriand par un de ceux qui s'y trouvaient (Fernand GRENIER). 20 F - (P) 25 F
- « DEPORTATION ET RESISTANCE EN AFRIQUE DU NORD », par André MOINE. 20 F - (P) 23 F
- « HISTOIRE DE LA GESTAPO », par Jacques DELARUE. 30 F - (P) 35 F
- « TRAGEDIE DE LA DEPORTATION », par Olga WORMSER. 22 F - (P) 24 F

NOS INSIGNES ET MÉDAILLES

- INSIGNE DE L'ASSOCIATION, épingle ou bouton. Franco : 2,70 F
- PORTE-CLEFS, avec l'insigne du monument. Franco : 3,50 F
- MEDAILLE COMMEMORATIVE DE BUCHENWALD, gravée au camp par Pierre PROVOST, tirage bronze. Franco : 11,00 F



En attendant l'après-midi
Rouger 64

C'est le très long moment — des heures parfois — de « l'appel »... avec tout ce que ce mot contient de souffrances. Il ne manque personne... ni les malades, ni les morts de la nuit. Tous sont là ! Une des 78 planches de l'album « FAVIER-MANIA ». Des scènes bouleversantes de vérité sur la vie du camp de Buchenwald. (Cet album est en vente au siège de l'Association, voir page 3 de la couverture.)